

L'homme qui tient le browning, c'est l'homme qui tient le volant !

Songe-t-on à en vouloir au couteau du meurtrier commis par un forcené ? Le réchaud à charbon, la fiole à poison, le pont sur la rivière sont-ils responsables des suicides ? Non, n'est-ce pas, messieurs les jurés ? Hé bien, la route, la jolie route en ruban, n'est pas plus responsable que ces divers accessoires des crimes qu'on lui impute. Tant que des fous ne l'ont pas eu changée, à son corps défendant, en voie ferrée ou en autodrome, la route n'était qu'une commode allée dans un jardin infini. On disait, selon les cas, qu'elle était charmante, ombragée, pittoresque, et aussi — dans les fables — sablonneuse et malaisée, mais nul n'avait l'idée de la qualifier d'homicide, d'incriminer ses tournants et ses croisements, considérés au contraire comme des agréments du paysage, des ornements heureux, semant dans la monotonie agreste de la diversité.

Messieurs les jurés, je demande l'acquiescement pur et simple de la route, de la bonne vieille route qui n'est ni criminelle, ni complice, ni receleuse ; qui sans la démente des hommes ingrats et des mécaniques aveugles ne serait que ce qu'elle est, c'est-à-dire un guide fidèle et sûr menant les gens raisonnables aux quatre points cardinaux de la sphère terrestre, et ne conduisant que malgré elle, et que violentée, les fous dans l'autre monde !

Miguel Zamacois

Le Crépuscule du Jazz-Band

Terpsichore va-t-elle se couvrir de voiles de deuil ? La nouvelle nous parvient d'Amérique que le règne du jazz-band commence à présenter quelques symptômes de décrépitude. Ainsi se vérifierait la sentence de saint François de Sales, que « chacun apporte au bal de la vanité à l'envi ».

Mais qui ou quoi a bien pu porter un coup fatal au jazz-band ? Ce ne serait ni plus ni moins que le jazz-band lui-même, qui est en train de se suicider parce qu'aux Etats-Unis il devient trop envahissant, parce qu'il ne se renouvelle pas, et surtout parce que les compositeurs de musique, les vrais ceux-là, avides de rythmes inexploités et de formes inédites, se sont attelés à le parer, à le caparaçonner d'une science orchestrale sous laquelle, écrasé, il ploie des genoux chancelants.

Il en est de même chez nous ; n'avons-nous connu du grand Igor Strawinsky un *Piano-rag-time* traité presque en forme de concerto, mais en utilisant les éléments, les pulsations spéciales du *rag-time* ? Darius Milhaud, si je ne me trompe, a sacrifié lui aussi à cette technique sonore ou rythmique spéciale ; et enfin, le jeune Jean Wiener, qui s'est institué l'apôtre de toute la religion musicale nouvelle, si folle ou si incohérente soit-elle, a construit une *Sonatine syncopée* sur des thèmes de jazz qu'il a traités avec cette variété d'expression qui s'apparente à la monotonie pure, comme toute musique sans invention.

Certes, le jazz-band a eu sa raison d'être. Quand il a traversé l'Atlantique, il a été une leçon pour nos auteurs assoiffés de modernisme, il les a rappelés à l'ordre, je veux dire au rythme, il leur a montré que la barre de mesure dont certains avaient décidé l'abolition était nécessaire, il leur a révélé des modes de sonorités inattendues, il a promu au premier rang les instruments à percussion, le tambour, le triangle, les clochettes, et d'autres encore. Ce n'est pas tout : au saxophone il a confié le rôle important qui détonait celui du violon de chez nous ; au trombone il a permis des gargouillades qui faisaient tituber la mélodie ; le banjo scandait de façon sèche et grêle toutes ces familles d'instruments, et l'expression orchestrale est devenue tout autre que celle qui jusqu'alors charmait notre appareil auditif.

Mais ce n'est pas seulement la couleur du son qui a été modifiée par le jazz-band, c'est le courant normal de la mesure, dont il a fait sursauter les sons en la heurtant, en les retardant ou en les précipitant, en les déchirant comme l'indique en grec son nom.

★

Comment est-il né, ce révolutionnaire ? C'était en 1915, paraît-il, dans un café de Chicago ; alors, la république des Etats-Unis n'était pas encore « sèche » ; chez Sam Hare on buvait force cocktails et autres boissons relevées de gin. Il y avait surtout un nègre, nommé Jasbo Brown, qui avait recruté un orchestre aux instruments bizarres : gongs, cornes d'auto, klaksons, fifres ; et lui-même jouait d'une espèce de bugle aigu qui s'appelle le piccolo. Plus Jasbo avait bu, plus il s'exaspérait, et plus les clients du café le surexcitaient, lui et ses exécutants, en leur offrant des consommations pimentées. Et les sonorités du piccolo devenaient plus criardes. « Encore, Jasbo ! », lui criait-on, et par abréviation : « Encore, Jazz ! » Ce fut là le baptême de la bande de Jazz, le Jazz band, qui fut appelé à New-York par un engagement rémunérateur. Le « jazz » suivit les régiments américains sur le continent français, et il s'y développa comme pullulent les lapins partout où il y a de la verdure.

Mais les nègres, qui jouaient cette musique désordonnée, y apportaient un équilibre, une mesure, une précision, une saveur de terroir qui ont dégénéré dès que vint l'armistice, car ils eurent des concurrents sur chacun des territoires d'Europe. On vit de pauvres petits instruments — ceux qui, de nous, dix ans avant la guerre, s'intitulaient tziganes simplement parce qu'ils avaient endossé la veste rouge des musiciens hongrois — se grouper en orchestres de jazz-band ; hélas ! c'était de la contrefaçon, avec des instruments pauvres, des sonorités grêles et surtout des musiques sans goût. On servit au public la prière de la Tosca, la habanera de Carmen, le Cygne de Saint-Saëns, d'autres pages encore que faisaient claudiquer les mesures syncopées. Il en fut de même au pays d'origine. On essaya en vain de réagir : l'outrance a tué les fox-trott, les shimmies, les blues. On a anémié le jazz-band. Et la réaction vient, comme la justice, à pas lents, mais elle vient... Qui sait si nous n'allons pas voir renaître cette fleur de notre prime jeunesse, qui s'incarnait dans la fameuse *Valse des Roses* de Métra :

Viens avec moi ! Pour fêter le printemps,
Nous cueillerons les lilas et les roses...

Tout n'est, du reste, que recommencement. Le Directoire lui-même avait son jazz-band : c'était le « concert miaulique ». Un quidam avait imaginé un immense clavecin dont les notes étaient constituées par vingt-cinq ou trente chats dont on apercevait les têtes dans des trous ; au-dessus de la queue des chats on avait disposé

des tringles dont chacune frappait à son tour le pauvre félin, qui, bien entendu, poussait un miaulement de douleur. C'était bien le divertissement d'une époque où la barbarie avait atteint ses dernières limites ! Au bout de quelques mois, la police se décida à mettre fin à cet accèbre du jazz-band.

Aujourd'hui, on est moins cruel : les oreilles du public sont saturées, la patrie du jazz-band, l'Amérique, proteste, et le jazz ne laisse plus échapper que des sonorités agonisantes.

Louis Schneider

DE GENÈVE A MOSCOU

Si c'était la raison qui menait le monde, si nous ne vivions pas une sorte d'atmosphère mystique où les mots de paix, de désarmement, d'arbitrage font entrer en transes les fervents du culte démocratique et social, on pourrait tirer de Genève quelques enseignements sérieux et tourner à un résultat pratique l'activité de la Société des nations.

Que peut-on retenir du discours de M. Mac Donald ? Que les beaux projets d'assistance mutuelle conçus jusqu'ici par la Société des nations pour écarter les menaces de guerre sont dépourvus d'efficacité.

Quelle est la partie intéressante, forte, solide du discours de M. Herriot ? Celle où il critique le plan de son collègue anglais. Il est juste de dire qu'il n'en laisse rien subsister.

Les commissions se mettent au travail et qu'entendons-nous ? Un exposé de M. Schanzer, délégué italien, ancien ministre des affaires étrangères, qui démolit tous les projets soumis à l'examen de la commission, aussi bien celui de la France que celui des Etats-Unis. M. Schanzer est du pays de Machiavel. Les Italiens ne se dissimulent pas qu'il y a « des conflits d'ordre moral et politique qui ne relèvent pas de la compétence judiciaire ». Quand on a dit cela, que restait-il de l'arbitrage ?... Les hommes qui ont sucé le lait de la louve ne se laissent pas abuser par les nuées de l'autre côté de l'Océan.

Devant de telles critiques, les hommes qui sont assemblés à Genève pourraient, s'ils avaient l'esprit tout à fait libre, se détourner d'une poursuite aussi vaine que celle de la « vraie paix », et s'ils aimaient réellement la paix, au lieu d'en adorer le vain fantôme, profiter de ce qu'ils se trouvent réunis pour envisager un des périls qui menacent la tranquillité du monde civilisé et pour y parer. Je veux parler du bolchevisme.

Il met aujourd'hui le feu à l'Asie. Cherchez la main de Zinowieff dans la guerre civile déchaînée en Chine. Vous n'aurez pas de mal à la trouver. Cherchez-la dans ces grands mouvements qui agitent l'Islam, depuis le Moghreb jusqu'au Soudan. Vous l'y découvrirez encore. Demandez à Zinowieff ce qu'il pense de l'arbitrage et vous entendrez l'éclat épouvantable de son rire de bourreau. Demandez-lui comment il entend assurer la sécurité des soviets et il vous montrera l'armée rouge qu'organise Trotsky.

Si les représentants de l'Europe voulaient bien songer à cette menace qui pèse sur tous nos pays et comprendre la solidarité des nations civilisées en présence de cette nouvelle barbarie qui prépare ses invasions, quel immense service ils rendraient à l'humanité ! Evidemment ce serait moins beau que de déclarer la paix au monde, mais ce serait peut-être plus utile.

Curtius

La guerre civile en Chine

La loi martiale à Nankin

Shanghai, 9 septembre.

La loi martiale a été proclamée à Nankin et dans la province.

Les forces de Kiang-Sou continuent à gagner un peu de terrain. Les troupes du Tché-Kiang tiennent ferme.

Shanghai menacé

Shanghai, 9 septembre.

L'armée du Tché-Kiang a subi hier un revers qui rapproche la ligne de combat des faubourgs de Shanghai.

Le doyen du corps consulaire a fait débarquer des marins dans la concession internationale.

La concession française est déjà en état de défense.

D'après les dernières nouvelles de Pékin, le maréchal Tchang-So-Lin hésite encore à prendre ouvertement parti.

Shanghai, 9 septembre.

Le vent soufflait très fort hier soir dans la direction de Shanghai et, en conséquence, on a pu entendre la canonnade dans le secteur de Houang-Tou, ce qui donnait l'impression que le front était plus rapproché de Shanghai qu'il ne l'est réellement.

Ce fait a probablement contribué à faire adopter la décision de mobiliser ce matin les volontaires de Shanghai et de débarquer les fusiliers marins des navires étrangers.

Ce débarquement, toutefois, a eu l'heureux effet de rassurer la population étrangère ; il a également produit une bonne impression sur les Chinois.

Le point le plus rapproché de Shanghai où des combats ont lieu se trouve à environ 23 kilomètres de la ville. Le service des chemins de fer entre Socchow et Nankin est maintenu. Les Français ont établi des réseaux de fils de fer barbelés à travers les rues menant à la ville chinoise.

On annonce que les forces du Tché-Kiang ont regagné dans le secteur de Liuhg, tout le terrain qu'elles avaient perdu, et qu'elles ont creusé des tranchées.

De fortes pluies ont arrêté le combat sur le front principal.